Roullion-Petit, F.: Tableaux historiques des campagnes d'Italie, depuis l'an IV jusqu'à la bataille de Marengo : suivis du précis des opérations de l'armée d'orient, des détails sur les cérémonies du sacre, des bulletins officiels de la grande armée et de l'armée [...]. Paris : Auber, Editeur : à la Librairie Stéréotype, chez H. Nicolle : de l'Imprimerie de L. E. Herhan, 1806. ETH-Bibliothek Zürich, Rar 10058, http://doi.org/10.931/e-rara-56432 / Public Domain Mark

PRISE DE NAPLES

2 pluviôse an VII (21 janvier 1799)

_____

L'expédition d'Egypte et la campagne de Naples seront de brillants épisodes à l'histoire de la guerre vers la fin du dix-huitième siècle. Depuis la paix de Campo-Formio, dictée par le génie de **NAPOLEON**, dont nos ennemis étaient loin de prévoir alors les hautes destinées, et qu'ils croyaient à jamais séparé du continent par l'immensité des mers et les déserts dangereux de l'Afrique, la cour de Naples n'avait cessé de montrer des dispositions constémment hostiles ; depuis longtemps elle s'était constituée en hostilité effective, puisqu'elle avait prodigué ouvertement, et au fort de la guerre, les secours de tous les genres à notre plus cruel ennemi ; qu'elle avait accueilli dans ses ports la flotte de **NELSON**, et qu'elle avait fait à cet amiral une réception triomphale. En résultat, elle était devenue l'auxiliaire de la Grande-Bretagne, le plus utile pour elle, la plus funeste pour nous ; et le gouvernement français, fidèle à son devoir de conserver la paix même avec Naples, s'efforçait encore à croire à la possibilité d'un repentir. Le gouvernement napolitain détruisit bientôt cette honorable illusion ; il mit le comble à ses longues perfidies, en osant attaquer inopinément l'armée française, et accompagner cette agression des plus insolentes menaces[1], Dès lors la guerre fut déclarée à la cour de Naples ; et le 17 frimaire an 7, le gouvernement adressa aux armées de la République une proclamation pour leur annoncer que la volonté nationale les rappelait aux combats. « Nous avons tout fait pour la paix, leur dit-il, vous ferez tout pour l'honneur et pour la gloire de votre patrie. Songez que trente millions de vos frères vous suivent de l'œil et du cœur dans votre glorieuse carrière….. Marchez !…

Le général **CHAMPIONNE**, obligé d'abord d'abandonner Rome aux Napolitains, malgré l'avantage remporté à Terni, s'était replié en arrière de cette ville pour y réunir sa petite armée ; il avait repris l'offensive, et sa droite, commandée par **MACDONALD**, avait gagné les batailles de Nepi, d'Otricoli et de Civita-Castellana. Il était rentré dans Rome, avait chassé les Napolitains des états romains, et poursuivait ses succès le long de la Méditerranée en envahissant les états de Naples.

La place forte de Gaëta était au pouvoir des Français ; l'armée napolitaine, battue dans les rencontres, s'était retirée derrière le Wolturno, position protégée par la place de Capoue que ce fleuve partage. Le corps du général **LEMOINE**, qui avait pris Acquilla en passant par le sommet des Apennins, s'était rejoint à l'armée.

L'aile gauche, d'abord repoussée d'Ascoli, avait gagné la bataille de Fermo, et, continuant ses succès, s'était emparée de la forteresse de Civitella ; elle avait battu la droite des Napolitains sur le

1 Le général BOURCARD, au nom du général MACK, qui signa lui-même copie de cette déclaration, écrivit le 28 novembre 1798 au commandant du château Saint-Ange : « Tous les Français malades aux hôpitaux de Rome, ainsi que les gardes que le général CHAMPIONNET y a laissés, et qui ont été retenus, sont regardés comme otages ; et chaque coup que l'on osera tirer dès ce moment sur les troupes napolitaines sera marqué par la mort d'un soldat français, qu'on livrera à la juste indignation des habitants. » Cette étrange sommation n'a pas besoin de commentaire.

Roullion-Petit, F.: Tableaux historiques des campagnes d'Italie, depuis l'an IV jusqu'à la bataille de Marengo : suivis du précis des opérations de l'armée d'orient, des détails sur les cérémonies du sacre, des bulletins officiels de la grande armée et de l'armée [...]. Paris : Auber, Editeur : à la Librairie Stéréotype, chez H. Nicolle : de l'Imprimerie de L. E. Herhan, 1806. ETH-Bibliothek Zürich, Rar 10058, http://doi.org/10.931/e-rara-56432 / Public Domain Mark

Wuomano, pris Pescara, et passé cette rivière derrière laquelle ce corps découragé avait perdu le reste de son artillerie, et fini par se dissiper entièrement.

Le général **DUHESME**, qui commandait cette aile, ne laissant que quelques garnisons dans les Abbruzes, s'était dirigé sur le général **CHAMPIONNET**, et franchissant les Apennins à travers une horde de paysans armés et organisés, il avait pris d'assaut Sulmona et Isernia, qui lui barraient le passage et se trouvait en mesure de traverser le Wolturno et de tourner la droite des Napolitains, lorsque ceux-ci proposèrent une trêve qui, livrant aux Français Capoue, la moitié du royaume et huit millions, donnait le temps au général **CHAMPIONNET** de rouvrir ses communications, que les paysans armés sur ses derrières avaient coupées, et de réorganiser ses munitions dont ils avaient brûlé les convois.

Cette capitulation consentie par le roi lui-même, qui avait passé en Sicile, s'exécutait déjà. Les Français, en possession de Capoue, avaient passé le Wolturno. Le quartier général de l'armée était à Caserte, maison de plaisance des rois de Naples, lorsqu'une révolution aussi soudaine qu'extraordinaire les força de reprendre les armes, et de marcher sur Naples.

Les lazaronis se soulèvent à l'aspect du commissaire ordonnateur français qui était venu à Naples hâter la rentrée de l'argent promis par le traité ; ils attaquent les troupes royales qu'ils accusent de trahison, les désarment, pillent les arsenaux, s'emparent des fusils, des canons, et préludent par une attaque furieuse contre le camp des Français. Cet exemple fut imité par les villes et bourgades des environs où le reste de l'armée napolitaine était cantonné. Les nationaux se retirent chez eux ou se mêlent à la populace ; les étrangers passèrent en partie dans le camp des Français.

Le roi de Naples s'était enfui en Sicile sur une simple nacelle, et le général **MACK**, ne trouvant plus de sûreté dans ce chaos de frénésie, fut obligé de venir implorer la générosité du général en chef français, et de se réfugier à son quartier général. Dès ce moment, Naples ne fut plus qu'un théâtre sanglant de meurtres et de proscriptions. L'anarchie populaire et le fanatisme religieux marchaient ensemble et promenaient leurs glaives et leurs torches réunis contre les familles les plus honnêtes et les plus considérées. Le général **CHAMPIONNET** ne pouvait se dispenser d'attaquer promptement cette ville, dont l'exemple était contagieux. Le 2 pluviôse, à la pointe du jour, le général **KELLERMANN** étant parvenu à se joindre au château de Saint-Elme, continua à faire des progrès en longeant la mer. Les généraux **RUSCA** et **DUFRESNE**, ayant forcé les faubourgs du coté du couchant, vinrent faire jonction avec la division qui venait de forcer la porte Capouanne ; mais les lazaronis, resserrés dans leurs quartiers, n'en opposèrent que plus de résistance. Chaque rue, chaque bâtiment un peu considérable exigèrent une attaque nouvelle et un siège, et les progrès, malgré l'ardeur du soldat, furent peu rapides. Le combat fut ralenti la nuit, mais ne cessa pas ; on la passa de part et d'autre sur le terrain conquis et défendu. Le général **DUHESME** profita de son obscurité pour faire sauter une maison qui avait arrêté les troupes pendant le jour ; quelques braves armés de leviers pénétrèrent dans le bas, y déposèrent plusieurs barils de poudre pris aux rebelles, et se retirèrent après avoir laissé une mèche allumée. Plus de deux cents hommes y périrent, et cependant le lendemain la maison suivante était occupée et défendue : nos troupes furent même attaquées sur plusieurs points pendant cette nuit ; mais avisées par le redoublement du tocsin, qui semblait préluder, elles repoussèrent avec sang-froid la furie des assaillants.

Cependant il était nécessaire de terminer cette lutte sanglante ; déjà des bourgades s'ébranlaient pour venir prendre les assiégeants à dos. Le général **BROUSSIER** longea le pied du Vésuve, et tourna par le chemin de la mer du levant le quartier Del-Carmine, qui était comme le quartier général des lazaronis ; les autres colonnes devaient y pénétrer des autres côtés. Effectivement, le général **KELLERMANN**, continuant à longer la mer, s'empara du fort de Leuf et du fort Neuf, tandis que le général **RUSCA** marchait sous les ordres du général **DUHESME** au fort Del-

Roullion-Petit, F.: Tableaux historiques des campagnes d'Italie, depuis l'an IV jusqu'à la bataille de Marengo : suivis du précis des opérations de l'armée d'orient, des détails sur les cérémonies du sacre, des bulletins officiels de la grande armée et de l'armée [...]. Paris : Auber, Editeur : à la Librairie Stéréotype, chez H. Nicolle : de l'Imprimerie de L. E. Herhan, 1806. ETH-Bibliothek Zürich, Rar 10058, http://doi.org/10.931/e-rara-56432 / Public Domain Mark

Carmine. Au même instant, **BROUSSIER** ayant rompu deux bataillons de gardes-suisses qui défendaient avec cinq pièces d'artillerie le pont de la Madeleine et la porte de Salerne, au devant de la ville, les lazaronis, qui, de tous côtés faisaient un feu meurtrier sur nos troupes, ne rendirent plus de combat. Quand ils se virent tournés, ils se dissipèrent et se tinrent cachés. Le seul fort Del-Carmine, défendu par quinze cents Albanais, tenait encore et faisait un feu terrible ; mais entouré par nos colonnes, il allait être escaladé. Déjà des échelles, des tables, des meubles dressés sous les murailles, et des soldats avaient déjà pénétré par des embrasures, quand les Albanais posèrent les armes et se rendirent avec deux généraux et trente officiers à discrétion. Alros tout fut soumis ; et aux cris de *Viva il ré* ! Succédèrent ceux de *Viva la liberta.*

Les habitants paisibles et la classe des honnêtes gens accueillirent les Français comme les libérateurs du joug de la plus terrible anarchie ; même, pendant le combat, ceux-ci furent reçus dans les quartiers des gens aisés, où ils pénétraient aux acclamations générales.

La prise de cette ville coûta du sang aux Français ; on y perdit plusieurs braves officiers ; mais le carnage des rebelles fut incalculable. On fut longtemps à déblayer les rues et les maisons de leurs cadavres. Les Français prirent dans cette attaque mémorable et singulière plus de soixante pièces d'artillerie, toutes mises successivement en batterie, trois forts bien pourvus et armés, six drapeaux et quatre mille hommes de troupes réglées.

Cette conquête donna lieu à l'organisation d'une république dans les états d'un roi qui, deux mois auparavant, comptait chasser les Français de l'Italie. Mais les factions sans cesse renaissantes déterminèrent bientôt la rentrée du monarque fugitif ; et la magnanimité du vainqueur de Marengo l'a rétabli entièrement depuis dans la possession de ses états.

Ancestri.com



PRISE DE NAPLES, LE 2 PLUVIOSE, AN VII.